

# HISTOIRE DE L'ÎLE D'ORLÉANS.<sup>1</sup>

Voici un petit volume, riche d'études et de recherches, aussi ferme de pensée que sobre de style, écrit par un jeune homme de vingt-deux ans. L'intérêt qu'on éprouve en le parcourant redouble, lorsqu'on sait que cette maturité du talent est plus encore le fruit de la souffrance que celui du travail et de la réflexion.

Il y a quatre ans, le jeune écrivain, natif de l'île d'Orléans, se voyait obligé d'abandonner un cours d'études, commencé avec un rare succès. Une maladie cruelle, sorte de langueur physique, allait le tenir cloué, pendant trois années, sur un lit de douleur, d'où il ne devait se relever que frappé d'infirmité pour le reste de ses jours. La perspective de cette longue captivité était loin d'être souriante; cependant le courageux jeune homme ne faiblit pas devant l'épreuve. Il résolut d'utiliser les loisirs forcés que lui faisait la maladie.

Issu d'une de ces braves familles de cultivateurs, plus riche des dons du cœur que de ceux de la fortune, et qui avait déjà dépensé une partie de ses ressources pour lui procurer le bienfait de l'éducation, il n'avait ni livres, ni ami instruit pour l'éclairer de ses leçons, l'aider de ses conseils. Il emprunta des livres de ses voisins, se fit une petite bibliothèque de tous les vieux bouquins qui purent lui tomber sous la main.

Entouré de ces nouveaux amis, les heures de la souffrance s'écoulaient encore vite. Bientôt il eut épuisé tous ces trésors. Alors il se mit à approfondir l'Histoire du Canada. Il possédait aussi quelques ouvrages particuliers sur le pays, entre autres les esquisses sur l'histoire de l'île d'Orléans de MM. Bowen, LaRue et de quelques autres écrivains. Amoureux de son île natale, il se passionna pour cette étude et prit la résolution d'écrire une histoire complète de l'île d'Orléans.

Lorsqu'il se vit un peu mieux, mais ne pouvant encore marcher qu'en se traînant péniblement sur des béquilles, il se fit transporter en voitures, par quelques amis, de paroisse en paroisse, et fit ainsi le tour de l'île. Accueilli partout avec indulgence par les bons curés qui se laissaient prévenir aisément en sa faveur par sa bonne et candide physionomie, son air toujours souriant et surtout par son regard vif et plein d'intelligence, les anciens registres et les autres documents de paroisse lui furent ouverts. L'un de ces curés, le vénérable septuagénaire de Saint-Jean de l'Île, M. l'abbé Gosselin, véritable répertoire d'anecdotes du bon vieux temps, lui

fit le récit d'une foule de traditions et d'antiques souvenirs.

Qui ne connaît ou du moins qui n'a vu en passant quelques types de cette race énergique des pilotes du Saint-Laurent, de ces marins aventureux, dont l'île d'Orléans a, de tout temps, été la pépinière la plus féconde? Le soir, à la veillée, le jeune historien se faisait raconter la vie de quelques-uns de ces vieux loups de mer, écoutait, de la bouche même des anciens pilotes, le récit des naufrages effrayants qui ont si souvent plongé dans le deuil des paroisses entières de l'île.

“ Qui pourrait peindre, dit quelque part l'auteur en racontant un de ces naufrages, la consternation et le découragement des malheureuses veuves, des nombreux orphelins, des parents, en général, de ces victimes? Qui pourrait imaginer la douleur profonde d'une mère perdant à la fois, d'une manière si tragique, ses trois fils, d'une veuve se voyant privée en même temps d'un époux chéri et d'un fils bien aimé?

“ On conserva longtemps l'espoir de revoir ces infortunés. Peut-être, pensait-on, ont-ils été jetés sur quelque côte éloignée; peut-être [reviendront-ils dans un an, deux ans; mais vaine espérance! Les parents n'ont pas eu même la consolation d'apprendre que quelqu'un eût jamais été trouvé ou reçu la sépulture ecclésiastique. Car, aucun des corps, aucun effet, aucun débris du vaisseau n'a jamais été trouvé.

“ Les larmes des veuves et des orphelins ne sont pas encore séchées. Tous déplorent encore ce malheur, qui les a privés de ce qu'ils avaient de plus cher au monde, et les a laissés dans la misère et l'insuffisance des choses nécessaires à la vie. “ Je pleure encore tous les jours la perte de mon fils aîné, racontait encore dernièrement “ une mère septuagénaire; longtemps après cet “ accident, lorsque je voyais venir quelqu'un de “ loin, il me semblait toujours le voir arriver. Je “ ne pouvais jamais croire qu'il fut mort d'une “ manière si pénible.”

Après avoir pleuré sur ces catastrophes navrantes, le jeune chroniqueur, retiré dans sa chambre, en prenait note, et préparait son histoire.

A plusieurs reprises, il fit le voyage de Québec, pour consulter les archives publiques, les bibliothèques, les manuscrits de famille. Inconnu, il lui fallut frapper plus d'une fois à bien des portes avant d'avoir accès auprès de ceux qui possédaient les documents qu'il désirait consulter.

Quelques amis des lettres le présentèrent aux citoyens dont la connaissance lui était nécessaire, et lui facilitèrent ses recherches. Enfin,

1. HISTOIRE DE L'ÎLE D'ORLÉANS, par L. P. Turcotte, Québec, 1867.